

Georgie

Bien, bien, bien.

S'il ne s'agit pas d'une énième réinvention.

Depuis le siège-baquet humide de ma vieille Prius, je regarde avec incrédulité par-delà le pare-brise une devanture que je reconnais à peine. La dernière fois que je suis venue au Nickel's Market and Deli, l'enseigne rouge orangé au-dessus de la porte indiquait « N el's M et & D i » et la vitrine était décorée n'importe comment, avec de grandes feuilles blanches. Sur chaque rectangle accroché de travers, on lisait un message tracé au feutre rouge annonçant les ristournes de la semaine sur les packs de six bières, le lard ou les essuie-tout.

En fait, la boutique n'avait pas seulement cette allure la dernière fois que j'y étais venue.

Elle était ainsi chaque fois que j'y venais. Tout au long de mon enfance, et tout au long de mon adolescence.

Mais le Nickel's d'aujourd'hui, c'est une autre histoire, à l'évidence : sa façade en brique, autrefois miteuse, a été blanchie à la chaux et c'est charmant ; quant à sa nouvelle enseigne, non seulement elle a un aspect vintage tout ce qu'il y a d'artisement réalisé, mais elle est de plus parfaitement accrochée au-dessus d'une vitrine étincelante de propreté. À la place des grandes feuilles blanches, on trouve un étalage, digne d'Instagram, de paniers en joncs de mer, remplis les

uns comme les autres de produits frais et de miches de pain d'aspect rustique, de conserves et de confitures Mason aux teintes chatoyantes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? je marmonne, même si je ne devrais pas être surprise.

Depuis des mois, c'est exactement ce genre de choses que Bel ne cesse de rabâcher : les diverses transformations que connaît notre Darentville natale, ville jadis banale et un peu miteuse de Virginie. Les boutiques, le tourisme, le réaménagement des berges du fleuve... Autant d'atouts qui ont incité ma meilleure amie à revenir ici pour sa propre réinvention : de la grande à la petite ville, de la jeune femme sans enfant à la future maman, du bourreau de travail incapable de quitter son bureau à la consultante à temps partiel et en distanciel.

Je devrais être heureuse de découvrir cette version transformée avec goût du Nickel's, à la fois pour Ernie Nickel, qui tient l'établissement depuis toujours, et pour Bel, qui adore probablement cette version. Au lieu de quoi je suis mal à l'aise, et pas seulement parce que le milkshake à la fraise très particulier dont je me suis arrêtée pour passer commande sous un coup de tête *in extremis* n'est sans doute même plus servi ici.

Non, ce malaise est plus vaste, plus diffus, comme une marée de frustration pour avoir été aussi impressionnée par le lifting d'une vitrine, un doute planant sur ma décision de revenir ici. Mes yeux se portent vers le rétroviseur et je grimace : j'ai sous les yeux la preuve de mon départ chaotique de Los Angeles, toute ma vie de ces neuf dernières années entassée dans deux valises, un sac en toile et quatre sacs poubelles noirs extralarges.

C'est le bazar, sur la banquette arrière.

C'est le bazar ici, me dis-je en pressant mes paumes sur mes yeux, et je pousse un lourd soupir. Près de quatre mille cinq cents kilomètres sur la route et je ressasse toujours ce qu'est devenue ma vie au cours du mois écoulé, une sorte

de réinvention inversée au ralenti, qui m'a laissée sans emploi, sans domicile et sans le moindre projet personnel. Toutes les cinq minutes, j'entends la sonnerie fantôme de mon téléphone, la tonalité que j'ai réglée exclusivement pour les appels de Nadia, comme si je m'attendais à ce que, d'une seconde à l'autre, elle m'appelle pour m'annoncer que, oui, elle s'est trompée : ses projets, aussi soudains que choquants de changement de vie – renoncement à sa brillante carrière, à la grande influence qu'elle exerce à Los Angeles, à sa très précieuse assistante personnelle – se sont avérés une erreur totale.

— Ce sera une occasion en or pour toi, Georgie, m'avait-elle dit, alors que les déménageurs emballaient ses dernières affaires. Tu pourras enfin faire tout ce dont toi, tu as envie.

J'avais souri, hoché la tête, coché la case « Chambre principale » dans le tableau de suivi du déménagement et désespérément tenté d'ignorer le vide terrifiant dans ma tête à cette phrase : « tout ce dont toi, tu as envie ».

J'attrape mon téléphone... avant de me rappeler, trop tard, que je me suis déjà fait plus d'une dizaine de promesses au cours de cette traversée du pays : le consulter moins souvent, arrêter de le traiter comme s'il avait toujours besoin d'être collé à ma main.

Je n'ai reçu qu'un seul message, qui me vient de Bel : une série d'émojis représentant l'excitation qui est la sienne à l'idée que j'arrive sous peu. Un cône de célébration qui explose, un visage avec des yeux en forme de cœur, les deux dames qui ressemblent à des lapins Playboy et forment un agglomérat bizarre, un tas de cœurs roses étincelants. Rien à voir avec les textos frénétiques du type « Tu pourrais me faire ça tout de suite ? » qui ont dominé ma vie ces dernières années, mais tout de même un bon rappel. S'il y a bien une chose qui m'a permis de résoudre le terrifiant problème du vide, c'est la perspective de passer du temps avec Bel.

C'est du moins ce dont j'ai envie.

Je prends une profonde inspiration, tâche de me ressaisir. Entrer, commander le milkshake préféré de Bel, aller dans sa nouvelle maison et lui apporter l'aide dont elle a besoin. *Tu es douée pour ça*, je me répète en détachant ma ceinture de sécurité. *Tu es rompue à ce genre de tâches*.

Avant de sortir, je dépose mon téléphone sur la console centrale, afin d'échapper à la tentation et de me réengager sur ce nouveau plan, le seul qui ait un tant soit peu de sens depuis que Nadia est partie vers le soleil couchant de sa réinvention. Je repense à ma conversation téléphonique avec Bel, le mois dernier, qui m'a suppliée de venir, et c'est la motivation dont j'ai besoin pour enfin pousser ma portière et dégourdir mon corps fatigué et tendu après sa longue station sur le siège conducteur.

Bien sûr, ma détermination ne dure que le temps d'apercevoir mon reflet dans cette vitrine étincelante, qui me rappelle la tenue que j'ai passée ce matin, dans la dernière chambre d'hôtel minable de ce voyage : un débardeur blanc élimé, sur lequel je suis presque sûre d'avoir renversé du café quelque part dans le Tennessee, et une salopette en lin qui me descend jusqu'aux chevilles et semble tout droit sortie d'un sac poubelle.

Je n'ai pas l'air d'une femme adulte ayant réussi à se construire une vie opérationnelle.

Je ressemble à la jeune bonne à rien de dix-neuf ans qui a quitté cette ville il y a près de dix ans.

Je regarde par-dessus mon épaule, soulagée de constater que le petit parking est vide, à l'exception d'une vieille camionnette qui pourrait tout aussi bien avoir été abandonnée là qu'attendre le retour d'un client de chez Nickel's. Peut-être que la boutique sera tenue par un adolescent quelconque aujourd'hui, quelqu'un que je ne connais pas et qui ne me connaît pas. Peut-être que ma visite sera aussi rapide et fluide que je le souhaite, en forme de victoire pour racher toutes les pertes que j'ai subies ces dernières semaines.

Mais dès que j'entends les vieilles clochettes familières tinter au-dessus de la porte, je sais que fluidité et rapidité ne seront pas au rendez-vous, car même si mon premier coup d'œil à l'intérieur du Nickel's me révèle tout ce que la boutique contient de nouveau – nouvel agencement, nouvel éclairage, nouvelles étagères, nouveaux produits –, mon deuxième examen des lieux me montre quelque chose de familier : Ernie Nickel apparaît, la moustache poivre et sel un peu plus épaisse et les cheveux un peu plus fins, toujours le même sourire chaleureux et accueillant pour me montrer qu'il sait très bien qui je suis.

— Georgie Mulcahy en chair et en os, lance-t-il, ce qui me rassérène jusqu'à ce qu'il ajoute sur un petit rire complice : Tu n'as pas changé d'un poil.

Je maudis silencieusement ma salopette, tout en enfonçant les mains dans la profondeur rassurante de ses poches.

— Bonjour, Ernie, je réponds en m'approchant du comptoir.

Je tente de mettre en œuvre la vieille tactique dont je suis coutumière depuis les années où j'ai été le sujet de conversation du coin.

L'esquive.

— Je ne peux pas en dire autant de cet endroit.

Je colle un sourire sur mes lèvres, pour me donner l'air assuré de qui a tout à fait prévu de se montrer en public dans cet accoutrement précis. Je suis soudain très consciente du volume de mes cheveux, sans aucun doute hirsutes à cause du vent qui les a balayés toute la journée.

— C'est très joli ici.

Dieu merci, Ernie, toujours aussi bavard, mord à l'hameçon.

— Eh bien, convient-il avec un sourire qui s'élargit à mesure qu'il se rapproche de son comptoir, à force de manœuvres, je dois remercier les touristes ! Eux et les retraités. Tu n'imagines pas l'argent qu'ils ont ramené. Il faut que

j'ai un stock bien fourni et que je serve tout un tas de choses différentes.

Il me désigne le menu tracé à la craie, suspendu au-dessus de lui, qui comporte une liste de soupes et de sandwiches dont les noms ne ressemblent en rien aux « Tomate » ou « Dinde et gruyère » qui étaient, je me le rappelle, mes préférés. Je louche vers la section « Boissons », pour m'arrêter sur un smoothie au chou kale. Est-ce que j'ai halluciné tout au long de mon voyage ? Nadia adorait les smoothies au chou kale.

— Vous proposez toujours des milkshakes ? je lâche, parce que ce n'est plus mon travail de me soucier de ce qu'aime Nadia.

Ernie feint de s'offusquer.

— Eh bien, maintenant tu sais que oui.

Je suis tellement soulagée que je commande deux milkshakes à la fraise, même si j'ai toujours préféré ceux au chocolat.

Ernie est complètement lancé maintenant, à me développer une thèse en moult points sur la bonne santé de Darentville, la hausse de l'immobilier local et la mention de la ville dans un article du *Washington Post* sur les destinations en vogue de la baie de Chesapeake. Il m'assure que nous sommes en bonne voie pour devenir aussi cotés qu'Iverley, la ville située juste au sud-ouest, dont le front de fleuve est plus long et qui a donc toujours été plus riche. Je ne peux pas dire que je sois d'humeur à parler transformation, mais au moins, de cette façon, Ernie ne se concentrera pas sur la transformation qui, apparemment, ne s'est pas opérée chez moi.

Malheureusement, les clochettes de la porte retentissent de nouveau et, dès que j'entends la voix qui les accompagne – un « Salut, Ernie ! » à la fois chantant et traînant –, je sais que c'en est fini de mon répit.

— On dirait bien Georgie Mulcahy, lance la voix.

Je prends une brève inspiration. Ce que je ne donnerais pas pour porter autre chose que ma tenue de sac poubelle en cet instant...

J'adresse un sourire nerveux à Ernie et me tourne affronter la tempête.

Sous la forme de ma professeure de musique de troisième.

— Je le savais, s'esclaffe Deanna Michaels. Il faut dire que je t'ai souvent vue de dos !

Derrière moi, j'entends Ernie ravalé un rire et je m'efforce de contrôler le rouge qui me monte aux joues. Je ris, moi aussi, image même de la modestie inébranlable, pendant que mon cerveau passe en revue toutes les fois où Mme Michaels m'a renvoyée de sa classe. Pour cause de retard, de bavardages, pour avoir inventé de nouvelles paroles sur *The Circle of Life* et les avoir enseignées au reste de la section alto.

— Bonjour, madame Michaels, je réponds en essayant de ne pas m'appesantir sur ses paroles. Je suis contente de vous revoir.

— Je ne savais pas que tu revenais en ville, dit-elle, les mains jointes sur la poitrine.

Le geste s'avère si familier qu'il fait surgir des flash-back dans mon esprit : de moi, plantée sur l'estrade de sa salle de classe.

— J'ai croisé ta mère le mois dernier, reprend-elle. Et elle ne m'a pas soufflé mot de ta visite !

— Je ne savais pas encore que je viendrais, le mois dernier.

Au moment où je prononce ces mots, je comprends que j'ai commis une erreur en lui offrant le genre d'informations qu'elle pourra utiliser.

Ses yeux prennent un éclat que je reconnais, le mélange de pitié et d'indulgence avec lequel mes professeurs m'ont considérée, une fois qu'ils ne m'avaient plus comme élève, et elle part d'un petit rire.

— C'est tout à fait toi, Georgie. Tu as toujours été du genre à improviser face à l'adversité !

Elle est un peu injuste, cette accusation : ce n'est pas comme si j'avais décidé de venir hier. Mais Mme Michaels n'a pas tout à fait tort. J'étais impulsive, inconstante à l'époque où elle m'a connue, et je n'ai pas vraiment changé. C'est juste que j'ai mis à profit ma capacité d'improvisation. J'en ai presque fait mon gagne-pain.

Sauf qu'aujourd'hui, je n'ai plus de pain à gagner.

— Vous me connaissez bien, je réplique.

— Bon alors, Georgie, reprend Ernie avec une pointe de douceur dans la voix, parle-nous de ton super job ! Ton père m'a dit que tu étais allée aux Oscars l'année dernière.

— En fait, je...

— Ernie, s'esclaffe Mme Michaels, tu sais bien qu'il ne faut pas croire ce que raconte Paul Mulcahy !

— Mais si, j'y suis allée ! je m'exclame.

Et pour la première fois, j'ai laissé une pointe d'agacement se glisser dans ma voix. Elle est bon enfant, je le sais, cette plaisanterie sur les légendaires histoires à dormir debout et la propension à l'exagération de mon père, n'empêche que ça m'a toujours irritée, au point que je suis disposée à exagérer un peu moi-même. Je n'y suis pas vraiment allée, mais j'ai travaillé ce jour-là, fait une multitude de commissions compliquées pour Nadia, y compris des livraisons de produits dans la chambre d'hôtel où elle se préparait. Ensuite, je l'ai accompagnée en limousine jusqu'au Dolby pour qu'elle puisse répéter le discours qu'elle n'a finalement pas eu l'occasion de prononcer.

J'y suis donc allée au sens propre. En quelque sorte.

Mme Michaels hausse les sourcils et j'éprouve une satisfaction fugace. Mais ma capacité à distendre la vérité à ses limites et, mue par un absurde désir de m'autocorriger, j'ajoute :

— Cela dit, je suis entre deux emplois en ce moment.

S'ensuit un silence gênant, puis Ernie – ce cher, cet héroïque Ernie – met en marche le mixeur. J'en profite pour

récapituler toutes les paroles inutiles que je n'ai pas besoin de prononcer. *Ma patronne a décidé de changer de vie. Elle m'a dit qu'il était temps de penser à changer la mienne. Je pourrais décrocher mon téléphone et retrouver demain un travail exactement identique à l'ancien, si je voulais, mais le problème, c'est que je ne sais pas si j'en ai envie.*

Je ne sais pas si j'ai envie de quoi que ce soit.

Le mixeur se tait. Mon visage a-t-il la couleur d'un milks-hake à la fraise ? Probablement. Il y a plutôt de la pitié dans le regard de Mme Michaels. Elle me sourit gentiment et déclare :

— Eh bien, c'est une bonne idée de rentrer à la maison ! D'après ce que j'ai compris, la vie est hors de prix à Los Angeles !

— Oh, je ne suis pas rentrée à la maison, je proteste.

Mais il se pourrait fort que j'aie un peu ravalé ces derniers mots en imaginant Mme Michaels passer devant ma Prius bourrée de sacs poubelle. À ma grande honte, je réalise avec un énorme temps de regard que je suis en fait bel et bien rentrée à la maison, puisque je n'ai pas de projets consistants au-delà de ces quelques mois que j'ai promis de passer avec...

— Bel, je lance.

S'il y a bien un moyen de détourner l'attention de Mme Michaels, c'est de la diriger sur ma meilleure amie.

— Je suis venue voir Bel.

L'astuce fonctionne comme un charme.

— Oh, Annabel, dit-elle avec le genre de respect réservé aux premiers de la classe, jamais en retard et remarquablement éduqués. Tout le monde est ravi qu'elle soit revenue. Avec son charmant mari, en plus ! Tu l'as déjà rencontré ?

J'ai envie de lever les yeux au ciel, mais je m'abstiens. L'attaque a beau être subtile, ce n'en est pas moins une attaque. Les professeurs ont toujours eu beaucoup de mal à croire que Bel et moi soyons les meilleures amies du monde.

— J'ai été sa demoiselle d'honneur, je réplique.

À en juger par l'expression de Mme Michaels, cette marque de confiance est plus impressionnante que ma présence (en quelque sorte) aux Oscars. Je souris, avec peut-être une pointe de suffisance, en pensant à l'enterrement de vie de jeune fille féérique que j'ai organisé pour Bel, il y a trois ans : j'avais tiré parti de toutes mes relations, de toutes les faveurs qu'on me devait pour en faire un événement de grand standing : toute une aile d'un hôtel pour un week-end à Palm Springs, traiteur d'exception, paniers-cadeaux et soins au spa. D'après Bel, ses amies en parlent encore.

Dans vos faces, les sacs poubelle ! Mais en réalité, cet échange aussi bref que poli avec mon ancienne professeure n'a fait que raviver les doutes qui m'ont assailli sur le parking. Je veux passer du temps avec Bel, bien sûr. Mais je n'ai pas envie de me trouver dans ce nouveau Nickel's chic, avec ma mine déconfitée. Je n'ai pas envie de me trouver dans cette ville, où les gens voient en moi une personne peu fiable, une ratée.

J'ai passé des années à éprouver, comme aujourd'hui, un sentiment de confusion totale quant à mon avenir.

Le sourire suffisant que j'arbore se trouble et, avant qu'il ne s'efface complètement, je me retourne vers Ernie, qui s'est installé devant un iPad rutilant, lequel déclenche mon alarme névrotique : *Tu ferais bien de jeter un œil à ton téléphone.* J'essaie de me reconcentrer sur les milkshakes et sur la raison qui m'a poussée à parcourir toute cette route : Bel et sa nouvelle maison, Bel et le bébé qui va bientôt naître. Ça au moins, ce n'est pas le vide.

— Ça fera 8,42 dollars pour les milkshakes, m'annonce Ernie.

Mon sourire se raffermi quand j'entends le prix, bien plus élevé qu'autrefois. À l'heure actuelle, les enfants de Darentville n'ont sans doute plus à additionner leurs cents au comptoir comme nous avons coutume de le faire, Bel et

moi. Tant mieux pour Ernie. Et tant mieux pour moi aussi, qui n'ai plus besoin de compter mes sous...

Merde, merde, merde.

Je palpe mes poches – bon sang, pourquoi les salopettes ont-elles autant de poches ! –, en vain, et je sens le regard satisfait de Mme Michaels dans mon dos.

Je l'entends presque penser : « *Du Georgie tout craché !* »

Mais le raclement de gorge derrière moi, il ne provient manifestement pas de Mme Michaels.

Je baisse la tête et ferme les yeux. Deux témoins pour assister à mon humiliation, c'est déjà bien assez. Faut-il qu'il y en ait un troisième ? En me retournant, vais-je découvrir quelqu'un d'autre qui me reconnaîtra, une énième personne désireuse de rire un peu, sans méchanceté, à mes dépens ?

— Ernie, je murmure en relevant les yeux, j'ai laissé ma carte dans la voiture. Laisse-moi courir...

Nouveau raclement de gorge et, cette fois, je regarde par-dessus mon épaule : un inconnu m'observe de sous la visière d'une casquette de baseball vert olive, usée par les intempéries et rabattue sur ses yeux.

À mon tour de le scruter. L'impatience se lit dans chaque ligne de son corps long et mince, dans sa mâchoire serrée couverte d'une barbe brune. S'il n'était pas aussi manifestement irrité, je pourrais me sentir une parenté avec lui, car ses vêtements sont dans un état encore plus piteux que les miens : ses bottes de travail et son jean délavé sont copieusement maculés de boue séchée, un côté de son T-shirt disparaît sous une large tache sombre. Même Mme Michaels semble garder ses distances, bien que manifestement intéressée par la suite des événements.

Je me retourne de nouveau vers Ernie, mais quelque chose s'agite dans ma mémoire à propos de l'homme derrière moi. Est-ce vraiment un inconnu ou...

— Tu as besoin d'emprunter de l'argent, Georgie ? susurre Mme Michaels avec une voix douceuse qui me fait grincer des dents.

— J'ai l'argent dans la voiture, je déclare, en m'adressant seulement à Ernie. J'en ai pour une seconde.

Un panier se pose avec fracas sur le comptoir à côté de moi.

— C'est moi qui paie, annonce l'inconnu d'une voix grave.

Si grave, même, que je suis à deux doigts de penser qu'il essaie aussi de faire taire Mme Michaels.

Comme je n'ose toujours pas le regarder, je me focalise sur son panier, rempli de produits de base : lait, œufs, flocons d'avoine, bananes pas encore mûres, une miché de pain fantaisie.

— J'ai l'argent, j'insiste d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Il faut juste...

Je m'interromps en remarquant que ses doigts se resserrent autour de son panier, que ses articulations blanchissent brièvement et que les muscles de son avant-bras bronzé se contractent.

— Ernie, dit-il d'un ton ferme, sans m'adresser le moindre signe de reconnaissance. Je suis pressé. Mets ses achats sur mon compte.

Je m'efforce d'ignorer son bel avant-bras pour concentrer ma hargne sur ses mauvaises manières, et tant pis s'il propose de payer ma note. Pourtant, quand je regarde enfin son visage, je le trouve – même de profil, même à moitié dissimulé par le bord de sa casquette – aussi attirant pour l'œil que cet avant-bras qui se contracte. Il a taillé son épaisse barbe au ras de sa mâchoire carrée, l'arête de son nez est droite, l'éventail de ses cils sombres assez fourni pour projeter une petite ombre sur sa joue.

— Pas de problème, répond Ernie.

Ce qui a le mérite de me tirer de ma contemplation fascinée des détails les plus séduisants et les moins pertinents de toute cette situation.

— Ernie, attends, je tente encore une fois de protester.

Il se contente de secouer la tête, comme pour me dissuader de continuer à m'opposer au désir de cet homme qui tient à payer pour moi. Dans mon dos, Mme Michaels est devenue muette, ou bien elle s'est finalement esquivée quelque part dans le magasin, mais je ne veux vérifier aucune de ces hypothèses.

— Pardon, marmonne l'inconnu, en passant un bras devant moi pour introduire sa carte dans le lecteur.

Lorsqu'il la retire, il effleure par mégarde le devant de ma salopette ridicule et grommelle des excuses irritées. J'en transpire d'embarras, tant j'ai conscience de l'air idiot et écervelé que je dois avoir.

— C'est bon pour toi, Georgie, me dit Ernie.

Son sourire est doux, gentil et plein d'indulgence.

Je m'empresse de récupérer les milkshakes qu'il a poussés vers moi sur le comptoir, tâchant de me concentrer sur leur poids entre mes mains plutôt que sur le vrombissement dans ma tête. Il me semble soudain si important, si révélateur que j'ai gâché mon retour. Il n'y a même pas une semaine entière que je suis sans travail et me voilà telle une marionnette dont on aurait coupé les ficelles. Si mon téléphone ne sonne pas à longueur de journée pour me donner des tâches à accomplir, je suis perdue, irresponsable. Un vide, un gâchis.

— Je vous rembourserai, dis-je à l'homme à côté de moi.

J'ai haussé la voix, cette fois. Que Mme Michaels m'entende ou non ne compte guère, car l'étranger est déterminé à feindre de ne pas m'avoir entendue. Il vide le contenu de son panier aussi vite que s'il essayait de rattraper le temps perdu à prononcer la quinzaine de mots qui sont sortis de sa bouche au cours de la dernière minute et demie.

— Je laisserai la somme à Ernie, j'ajoute, pleine de détermination à présent.

J'ai l'impression que rembourser ce quidam s'avère ma meilleure chance d'inverser le cours désastreux de mon retour au pays.

— Bien, lâche-t-il sur un ton qui montre juste son désir de ne plus m'entendre.

OK, « bien », c'est noté. Contre toute attente, je suis étonnamment boostée par la rudesse avec laquelle on vient de me congédier. D'une certaine manière, ça vaut mieux que les cinq minutes précédentes et mon retour en salle de classe. Il n'y a pas de « Georgie tout craché » pour ce gars. Lui, ce qu'il voit, c'est une femme fauchée qui le retarde. Ça a au moins le mérite de simplifier les choses.

— Je repasse demain, je promets à Ernie, à l'inconnu qui continue à me snober et à moi-même.

Ça me fait du bien de le dire, comme si je rassemblais les ficelles de la marionnette que je suis ou que je remplissais un peu le vide qui se profile devant moi. Demain, j'aiderai Bel. Demain, je rembourserai cette dette. Demain, j'aurai quelque chose à faire.

Je n'attends pas de réponse. Je lève le menton et tourne les talons. Mme Michaels est toujours là, bien trop contente du spectacle. En passant devant elle, je lui adresse ce que j'espère être un sourire confiant, insouciant, et je me fais une promesse supplémentaire.

Je ne vais pas passer les deux mois à venir de cette façon, à être un sujet de conversation ou une cible d'excuses bien intentionnées, mais grossièrement exécutées. Et je ne vais plus éviter ce vide, celui-là même qui m'a poursuivie pendant presque toute la durée de mes deux dernières années dans cette ville.

Je vais le remplir, ce vide, je vais l'analyser.

Comprendre ce que je veux vraiment.

D'une manière ou d'une autre, cette fois-ci, lorsque je quitterai Darentville, je serai vraiment différente.